

HISTOIRE
DE LA
CONFÉDÉRATION SUISSE.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE,

PAR

JEAN DE MULLER,

Robert Glutz-Blozheim et J.-J. Gottinger,

TRADUITE DE L'ALLEMAND AVEC DES NOTES NOUVELLES
ET CONTINUÉE JUSQU'À NOS JOURS

PAR MM. CHARLES MONNARD
ET LOUIS VULLIEMIN.

TOME DIXIÈME. =  -  Gottinger,

TRADUIT PAR M. VULLIEMIN.



PARIS,
TH. BALLIMORE, ÉDITEUR,
17, rue de Tournon.

GENÈVE,
AB. CHERBULIEZ ET C^{IE}, LIBRAIRES,
Au haut de la Cité.

1840.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

(ÉCRIT EN 1833).

Confédérés de la Suisse française !

Bientôt les Suisses pourront lire l'histoire de leurs ancêtres retracée, jusques aux derniers temps, dans un récit simple, noble et sincère; ils le devront à la liberté. C'est la liberté qui donne à un peuple une patrie. Elle donne à tous les élans un but, à toutes les industries un essor, à tous les sentimens une voix; elle inspire une sympathie pour toutes les souffrances; elle fait vivre et mouvoir une nation tout entière et répand dans ses veines des sentimens de dignité, de moralité et de paix; elle lui rend cher le passé et la remplit d'espérance dans l'avenir; et de la sorte, elle lui crée des historiens. Il se présente de ces hommes aimant l'étude, les savantes recherches et cette sagesse que l'expérience donne. Ils s'inspirent à la vue d'actions dignes d'être gravées dans la mémoire des hommes. Ils font revivre aux yeux du peuple attentif la vie de ses pères. La liberté, s'ils la comprennent, les affranchit d'un langage servile envers le peuple ou les grands. D'une voix pleine de vérité et forte de la puissante grandeur des évènements ils font pénétrer jusque chez les hommes les plus simples de graves, de solennelles leçons.

C'est avec la conscience de cette haute mission de l'historien que Jean de Muller a écrit son histoire des Confédérés. L'œil calme et l'âme brûlante, il s'est avancé à travers les anciens âges, sans jamais presser ni ralentir son pas, interrogeant avec un pieux respect tous les débris, témoins de la vie de nos pères, et faisant souvent jaillir de vives lumières des découvertes les plus simples. Les qualités qui constituent



le grand historien se sont rencontrées chez lui à un degré auquel elles se trouvent rarement unies : la candeur avec la pénétration ; une grande force de tête avec une extrême sensibilité ; une mémoire prodigieuse avec une imagination mobile et puissante ; une singulière abondance avec le don de savoir exprimer sa pensée d'une manière concise, forte, sentencieuse. Familier dans toutes les parties du champ de l'histoire, il a versé sur celle de sa patrie, comme un butin pris sur l'étranger, le riche trésor de connaissances et de philosophie pratique qu'il avait conquis par l'étude approfondie des Annales de l'humanité. Jeté loin de la Suisse par l'inquiète ardeur de son âme, Muller n'a point cessé, dans les cours étrangères et au milieu des préoccupations les plus graves, de travailler à l'histoire des Confédérés. Ce travail était son délassement et sa joie comme il est devenu sa gloire. Un jour qu'il y cherchait l'oubli des pensées qui l'agitaient, il reçut une lettre d'un des nombreux amis qu'il avait dans la Confédération ; ces amis voulaient demander à la Diète qu'elle fit une pension honorable à l'historien de la Suisse et qu'elle le mît dans la position de pouvoir achever son travail en paix, au sein de sa patrie. Muller répondit : « La pensée que vous avez, ô mes amis, suffirait à honorer notre Suisse aux yeux des nations ; il est glorieux qu'elle vous soit venue en des temps comme ceux-ci. Pour moi, je consentirai à tout ce qui pourra me faire atteindre le but auquel j'ai consacré ma vie. » Il écrivit ces mots dans le courant de mai, et le 8 juin suivant, la Diète reçut la nouvelle de sa mort. Il avait retracé les âges héroïques de la Suisse, et laissait son œuvre inachevée à l'époque qui suivit celle des guerres de Bourgogne et aux jours de la convention de Stantz.

Que deviendra cette œuvre si glorieusement commencée ? se trouvera-t-il un écrivain qui ose en entreprendre la continuation ? Un jeune Soleurois le tenta. Il releva le burin tombé de la main du génie. Gloutz aimait l'étude ; il aimait sa patrie, et plus encore la vérité. Mais les premières scènes qu'il eut à décrire se trouvèrent être des scènes de corrup-